

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/1 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.50037

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

certaines liturgies de fête, comme la liturgie de la Toussaint et de la Pentecôte, la fête de saint Alexandre et la translation publique des reliques au cours de la liturgie du *triduum sacrum*, sans oublier le culte des saints en général: Alexandre avec Théodule et Eventius sont des saints romains. Wibald fut aussi nommé en 1137 à la tête de l'abbaye du Mont-Cassin, où il ne séjourne que du 19 septembre au 2 novembre de cette même année. Fasciné par le droit romain, dont la renaissance s'amorçait en Occident, il s'efforce d'en introduire les principes et d'en développer les applications dans le gouvernement de l'Empire. La préciosité de l'objet attire les regards. Même chose pour le triptyque de Stavelot et nous avons à l'esprit la belle conférence que Guy Lobrichon nous avait présentée à Malmedy en 2000⁸. Wibald apparaît comme un pur produit des écoles liégeoises, bien au courant des questions liturgiques litigieuses à l'époque (sacrements, culte des saints, images ...). Les œuvres d'art commandées sont, comme S. Wittekind le prouve, des révélateurs éclatants des positions personnelles de l'abbé, à la vue de tous. Ce sont des médias spécifiques de communication. L'art conduit au sacré pour Suger de Saint-Denis comme pour Wibald: à ses yeux, les œuvres d'art sont des moyens significatifs et importants pour l'éducation religieuse. On se rappelle l'inscription placée sur l'aiguère de sardoine de Saint-Denis: »Puisque nous devons faire des sacrifices à Dieu avec l'or et les pierres, moi, Suger, j'offre ce vase au Seigneur.« Le mécénat médiéval trouve ici avec Wibald et S. Wittekind un éclairage nouveau, avec les interférences complexes du monde spirituel et profane, des courants théologiques, des actes rituels et des divers niveaux de réception du message⁹. L'œuvre architecturale religieuse de Wibald est surtout perceptible à Corvey; à Stavelot il fait élever la chapelle Saint-Vith adossée à l'abbatiale de Poppon. Cette intéressante petite chapelle fut démolie à la veille de la Révolution et on en conserve l'inventaire des reliques. S. Wittekind fait partie de ces historiens d'art qui savent prendre tous les chemins de traverse utiles pour atteindre les plus hauts sommets dans la compréhension des œuvres¹⁰ et qui, dans une vraie interdisciplinarité, font avancer la réflexion et la recherche scientifique¹¹.

Philippe GEORGE, Liège

Christiane WITTHÖFT, *Ritual und Text. Formen symbolischer Kommunikation in Historiographie und Literatur des Spätmittelalters*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2004, IX-381 p., ISBN 3-534-17971-4, EUR 69,00.

Le but de Ch. Witthöft est d'étudier les rituels et leur symbolique en tant que piliers de l'ordre politique et du pouvoir au Moyen Âge tardif (13^e s., début 14^e s.) dans le sud-est de l'Empire. Pour ce faire, l'auteur a choisi un corpus de textes historiques et littéraires, diversifiés par leur contenu, constitué du *Fürstenbuch* et de la *Weltchronik* de Jans Enikel, de la *Steirische Reimchronik* d'Ottokar von der Steiermark, du *Frauendienst* d'Ulrich von Liechtenstein et de différents récits courts de Herrand von Wildonie, du Stricker, ou encore les *Gesta Romanorum*. Dotée d'une formation en littérature allemande et en histoire,

8 Le triptyque de Stavelot et son programme idéologique, dans: Malmedy. Art & Histoire, t. II, Liège, Malmedy, 2007.

9 Quel dommage que l'éditeur n'ait pas plus soigné l'iconographie de l'ouvrage et l'ait ainsi repliée à la fin du livre, sans la mettre en concordance avec le texte! On a encore à l'esprit la mauvaise iconographie de la remarquable thèse de Marie-Rose Lapière sur les manuscrits mosans.

10 L'auteur nous pardonnera cette recension tardive, indépendante de notre volonté, avec des références postérieures à sa publication, mais qui prouvent davantage encore la pertinence de ses propos et l'élan donné par ses recherches.

11 Dans un genre semblable l'excellent ouvrage de D. IOGNA-PRAT, *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge (v. 800-v. 1200)*, Paris 2006.

Ch. Witthöft a su mettre à profit son double cursus dans les recherches qu'elle a menées. En effet, il n'est pas courant en Allemagne, quand on est historien, d'avoir recours aux textes littéraires pour appuyer ses théories. Les littéraires ont, eux, bien souvent recours à l'Histoire pour replacer les œuvres dans leur contexte civilisationnel afin de mieux saisir certaines subtilités ou allusions narratives, mais les historiens font beaucoup plus rarement appel à la littérature, qu'ils qualifient volontiers de fiction, ce qu'elle est la plupart du temps, même s'il s'agit bien souvent d'une fiction inscrite dans une réalité bien réelle. Aussi, était-ce une démarche courageuse de la part de l'auteur que de s'aventurer sur un tel terrain, d'autant plus que ses recherches s'inscrivent à la suite de celles de l'historien G. Althoff¹, spécialiste des rituels et de leur symbolique.

Ch. Witthöft réussit admirablement son pari: en élargissant le champ de recherche sur les rituels et la symbolique à des textes littéraires et en relativisant la véracité de certains éléments des écrits historiques comme les chroniques, l'analyse de Ch. Witthöft tout en restant dans la mouvance des travaux de G. Althoff permet de les compléter utilement. Les chroniques, écrits censés être le reflet fidèle des pratiques et mœurs d'une époque le sont-ils véritablement? Les textes littéraires sont-ils si fictifs qu'ils en ont l'air? Sans jamais opposer les deux genres, Ch. Witthöft laisse penser qu'ils révèlent l'un comme l'autre, à certains moments, non seulement le fonctionnement des rituels et les pratiques d'une époque mais également leur contexte et leur arrière-plan social et civilisationnel. L'ouvrage de Ch. Witthöft est composé de 382 pages, il est divisé en deux grands chapitres, d'une part »La communication symbolique et les rituels politiques dans l'historiographie« et d'autre part »La transposition narrative d'actes rituels dans la littérature«. D'un côté, l'histoire: la réalité des faits, les chroniques et les miroirs des princes. De l'autre, les textes littéraires: la littérature et ses éventuelles adaptations de la réalité ou ses métaphores symboliques, parfois bien pratiques pour des auteurs soumis à la censure ou au mécénat. Dans son premier chapitre, elle étudie le *Fürstenbuch* et la *Weltchronik* de Jans Enikel et la *Steirische Reimchronik* d'Ottokar von der Steiermark, en s'attachant plus particulièrement à différents aspects essentiels de la politique du Moyen Âge tardif, comme la mise en scène du pouvoir (la manifestation rituelle du pouvoir, les manquements à l'égard de l'ordre (symbolique), la symbolique vestimentaire du pouvoir, le rituel lié à la résolution des conflits, etc.)². Fort justement replacés ici dans leur contexte historique, ces éléments bien connus de l'iconographie médiévale se présentent comme des piliers incontournables de la vie quotidienne de la noblesse médiévale au pouvoir. L'analyse de Ch. Witthöft permet entre autres d'apporter des précisions sur le déroulement de certains rituels, comme l'intronisation d'un duc par exemple dans la *Steirische Reimchronik*.

Les œuvres étudiées dans la seconde partie sont le *Frauendienst* d'Ulrich von Liechtenstein et plusieurs récits courts comme *Der nackte Kaiser* de Herrand von Wildonie, *Der wunderbare Stein* du Stricker ou encore les *Gesta Romanorum*.

À partir de ces textes, avec de nombreuses citations à l'appui, Ch. Witthöft présente les actes rituels, en analyse l'importance pour le développement du récit, met en avant les détails présents dans le texte littéraire qui peuvent compléter certaines connaissances historiques encore lacunaires, comme le rôle du cadeau, la topographie du pouvoir ou le rituel de la *deditio* dans les *Gesta Romanorum*. Les conclusions de l'étude sont nombreuses et solides: elles se trouvent résumées à la fin de chaque sous-partie et en fin d'ouvrage. La comparaison de la description des rituels et de leurs symboliques dans les deux genres, le genre historique fortement lié à la véracité du récit et le genre littéraire moins contraint dans sa forme et son

1 Gerd ALTHOFF, *Die Macht der Rituale. Symbolik und Herrschaft im Mittelalter*, Darmstadt 2003.

2 Sur ces questions, voir aussi Astrid GUILLAUME, La Représentation du »pouvoir« dans *Ponthus et la belle Sidoyne* (XV^e s.), dans: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* 26/3-4 (2002), p. 291-303.

contenu, ont permis à Ch. Witthöft de mettre en évidence l'influence qu'exerce le genre d'un texte sur le fond et la forme du récit, l'importance de la mise en scène sociale dans les récits du corpus, le rôle essentiel de la symbolique dans ces mises en scène, tout particulièrement dans le contexte du service, ou encore les codes et contraintes liés à la participation à tout cérémonial. Une bibliographie dense et un index des auteurs et des œuvres permettent une consultation aisée des ouvrages cités ou à consulter. En somme, cette étude, novatrice par sa démarche, devrait faire date dans le domaine de la *Mediävistik* en Allemagne (et au-delà). En France, l'ouvrage sera utile aussi bien aux historiens qu'aux littéraires.

Astrid GUILLAUME, Besançon

Catherine EMERSON, Olivier de La Marche and the Rhetoric of 15th-Century Historiography, Woodbridge (Boydell & Brewer) 2004, VIII–247 p., 1 ill., ISBN 1-84383-052-3, GBP 45,00.

Un auteur, personnalité historique bien connue, parce qu'on dispose à son sujet de bon nombre de données. Un écrit estimé, dont la propre histoire est complexe. Tels sont les constats généraux établis au sujet d'Olivier de La Marche (v. 1425–1502) et de ses »Mémoires«. Les objectifs de l'écrivain resitués dans la production littéraire de son temps – ce que suggère le titre du livre –, les différents types de lecteurs pour lesquels il a pris la plume, la longue période nécessaire à une composition plusieurs fois interrompue, voilà quelques thèmes majeurs abordés autour d'une œuvre dont l'approche critique requiert beaucoup de prudence. Elle passe pour avoir servi la propagande d'une maison princière à laquelle son auteur demeura indéfectiblement fidèle, les Habsbourg, héritiers et continuateurs des Bourgogne-Valois. L'affirmation, sans être évacuée, paraît devoir être mieux soupesée. D'abord conçue à des fins privées, ce qui coïncide bien avec l'idée que l'on cultive couramment du genre dont elle relève, elle ne se fait que dans un second temps éducative, parce que destinée alors à l'édification du rejeton commun de Habsbourg et Bourgogne, Philippe le Beau. Fondamentalement, elle est présentée ici comme une collection de textes, de récits, de séquences, d'évidence inachevée, non retravaillée, vouée à une exploitation ultérieure (»s'en aider et servir«) par les soins d'autrui. Il est vrai qu'à l'utilisateur des »Mémoires« ne peut échapper leur structure apparente plus que déroutante ...

Si la dimension autobiographique n'est pas absente de la réalité – sans quoi il serait de bonne guerre de rebaptiser enfin l'œuvre! –, elle demeure relative. L'engagement personnel d'Olivier dans son récit fluctue beaucoup et reste tributaire des impressions ou des leçons qu'il entend donner au lecteur sur le terrain politique. Il se défend de vouloir écrire une chronique à la manière de *nobles esperis*. En d'autres termes, il ne fait pas profession d'»indiciaire«, d'historien officiel stipendié par la cour pour servir une idéologie, une mémoire. Mais il est à même de pourvoir en matériaux, généalogiques par exemple, de tels auxiliaires maniant la plume pour fonder les prétentions des princes de Bourgogne-Habsbourg. On comprend bien pourquoi des devanciers de C. Emerson l'ont tenu pour »semi-officiel«. Encore faut-il aujourd'hui se demander dans quelle mesure, à travers quelles techniques, en tirant profit de quelles collaborations La Marche a pu s'adonner à une forme d'imitation des indiciers. Une préoccupation dominante du présent livre est de dégager les apports dont Olivier est tributaire, voire les »interactions« qui le relient non seulement à George(s) Chastel(l)ain ou Jean Molinet, mais encore à Philippe de Commines. Même si leurs choix politiques ont radicalement divergé, les deux grands mémorialistes »bourguignons«, aux carrières amorcées en parallèle, ont pu communiquer, échanger informations et expériences dans leurs démarches respectives, quand bien même ils ne se citent pas mutuellement.

Des pages plus inattendues sans doute sont celles où C. Emerson s'interroge à propos de ce qu'a puisé notre auteur dans le milieu culturel de Bruxelles, ville où il a longtemps résidé.